

DES RESSOURCES TÉMOIGNENT...

Dévouement, générosité, sens de l'abnégation, don de soi, vocation... ce sont des mots qui reviennent souvent dans la bouche des ressources de type familial (RTF) et intermédiaires (RI) quand elles évoquent leur travail auprès des personnes adultes présentant des handicaps multiples ou auprès des jeunes que leur ont confiés les centres jeunesse.

Ces mots définissent mieux que n'importe quel discours ce que sont ces ressources qui depuis plusieurs décennies déjà occupent une place importante au sein du réseau de la santé et des services sociaux. Une place particulière surtout, puisqu'elles portent à bout de bras un des plus beaux réseaux d'entraide et de solidarité qui existe au Québec.

Suite à la page 26



Claudia Drouin

« Jour après jour, ces femmes et ces hommes remarquables assurent la pérennité de ce réseau non institutionnalisé dont ils sont la pierre d'assise, leur contribution à la société québécoise est aussi incontestable qu'exceptionnelle. Se consacrant jour après jour à faciliter et à embellir la vie de leurs semblables, les ressources rejettent toute conception bureaucratique de leur travail. Elles véhiculent au quotidien dans leur résidence ou leur famille d'accueil une culture prioritairement axée sur la personne, chaque geste qu'elles posent reflète l'humanisme qui les habite », affirme François Vaudreuil, président de la Centrale des syndicats démocratiques (CSD).

La centrale se bat depuis des années, aux côtés du Regroupement des ressources résidentielles adultes du Québec (RESSAQ) - CSD et des Associations démocratiques des ressources à l'enfance du Québec (ADREQ-CSD), pour que l'engagement des ressources, leur travail soient reconnus, valorisés, pour qu'elles puissent en négocier les conditions d'exercice afin de les améliorer. Aussi pour qu'elles soient en mesure de discuter d'égal à égal avec les différents décideurs du réseau de la santé et des services sociaux et ainsi participer activement à la consolidation, au développement et à l'efficacité de ce réseau qu'elles ont contribué à bâtir.

LES RÉSIDENCES D'ACCUEIL : DES ÂMES DE MISSIONNAIRES

« Être une ressource, cela demande une âme de missionnaire. Il faut croire à ce que l'on fait et le faire d'abondance de cœur. Tout le temps, toutes les énergies qu'on investit, c'est pour les personnes dont on a la responsabilité qu'on le fait, pas pour l'argent. C'est très exigeant, mais aussi très valorisant et ça, ce ne sera jamais monnayable » explique **Claudia Drouin**. Depuis 13 ans, elle s'occupe avec son conjoint, à Drummondville, d'une résidence d'accueil qui aujourd'hui regroupe neuf usagers aux prises avec des problèmes de santé mentale.

Ressource depuis 1990, **Marie-Paule Fournier** de Ville d'Anjou abonde dans le même sens. « Pour moi, la plus grande qualité que doit avoir une ressource, c'est d'aimer inconditionnellement les personnes qu'elle accueille chez elle, quels que soient leurs handicaps, leurs défauts, leurs qualités, il faut être présente, les accepter, les écouter, les comprendre. Je garde cinq déficients intellectuels, qui me donnent en retour beaucoup d'amour, je vis des choses tellement intenses à leurs côtés. »

Pour **Chantal Gélinas**, être une ressource, « c'est une vocation, quelque chose qui est en nous et qui nous pousse à aller vers les autres, à s'occuper d'eux, à les accompagner ». Ressource depuis décembre 2005, elle prend soin de neuf personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer. Sa grand-mère en est morte, aussi a-t-elle décidé à



Marie-Paule Fournier

sa retraite d'accueillir chez elle des personnes âgées qui en souffrent. « C'était pour moi très important qu'elles puissent finir leurs jours bien encadrées, avec tous les soins dont elles ont besoin, dans un milieu de vie à échelle humaine, sans stress. Quand je les regarde et que je vois leur visage calme, serein, c'est ma plus grande satisfaction. »

Patrice Leclerc, qui agit comme ressource depuis 21 ans à Lévis, parle lui aussi de vocation, de don de soi, sans occulter le fait que cela commande aussi l'acquisition d'une multitude de compétences. « Il faut de la patience, du respect, le sens de l'humour, une bonne dose d'abnégation, mais il faut également se former de plus en plus, être polyvalent pour être capable de répondre aux obligations tant légales que réglementaires qui entourent la garde à domicile de personnes handicapées ou d'enfants et, sans que cela porte préjudice à la qualité des services que nous offrons, à la qualité du temps que nous consacrons aux résidents », fait-il remarquer.

UN DIFFICILE ÉQUILIBRE

Toutes les ressources sont confrontées aux mêmes conditions d'exercice : elles sont isolées chacune dans leur résidence, qu'elles ont dû, à des coûts substantiels, adapter aux besoins particuliers des personnes qu'elles accueillent, elles travaillent sept jours sur sept tout en étant disponibles 24 heures sur 24 afin de leur offrir des conditions de vie se rapprochant d'un milieu familial naturel.

Elles sont privées de vacances annuelles, du moindre congé, férié, parental ou de maladie, elles ne disposent ni d'avantages sociaux, ni de régime de retraite, en un mot, elles sont exclues de la protection sociale habituellement accordée aux salariés.

« Mais, le plus difficile, c'est de trouver un équilibre entre le travail et la vie personnelle. On s'investit tellement auprès des usagers qu'on oublie de penser à soi. On ne prend pas de vacances, on ne s'accorde aucun répit la fin de semaine, ça finit par peser lourd sur les épaules. C'est primordial de se donner une certaine qualité de vie, sinon ça finit par devenir malsain pour tout le monde », affirme Marie-Paule Fournier.

Chantal Gélinas partage le même point de vue. « Quand je reçois un nouveau résident, cela demande quelques semaines pour qu'il s'adapte, pour que je sois capable de le décoder, cette période est très exigeante, mais par la suite, l'accompagnement est beaucoup



Chantal Gélinas

moins stressant. J'ai aussi appris à prendre du temps pour moi, je peux maintenant partir, m'éloigner de la résidence, il y a quelqu'un qui prend la relève. »

Pour renouer avec l'intimité familiale, Claudia Drouin et son conjoint mettent le cap sur leur chalet en Estrie. « C'est là que nous passons du temps avec nos deux enfants, c'est là que nous nous retrouvons, nous

nous ressourçons. Une journée ou deux par semaine, je me rends seule au chalet, parfois c'est mon conjoint qui y va. Quand je commence à me sentir essoufflée, c'est le signal », reconnaît-elle. Elle réussit également, chaque année, à passer deux semaines de vacances en famille, « *mais, avant de partir, il faut tout prévoir, tout organiser en conséquence : préparer la nourriture, payer les factures, devancer ou retarder les rendez-vous avec les médecins, s'assurer que tout le monde aura assez de médicaments, etc. »*, ajoute-t-elle.

Patrice Leclerc s'évade, lui aussi, en famille, dans sa maison de campagne et pour retrouver au quotidien un peu plus d'intimité, il a agrandi la résidence pour y aménager un petit coin qui lui est réservé ainsi qu'à sa conjointe et ses quatre enfants. Une autre difficulté qu'il identifie, c'est d'être capable de prendre un certain recul vis-à-vis les résidents. « *Ils vivent quotidiennement à nos côtés. Ils sont touchants, parfois très attachants, mais il faut être capable de se détacher si on veut survivre et continuer à faire ce métier ».*



Patrice Leclerc

« *Le détachement, c'est très difficile. J'ai une boule d'émotion qui monte dans la gorge rien qu'à penser qu'un résident pourrait partir ou décéder, ils font partie de ma vie, ils me font grandir jour après jour, je ne sais pas ce que je ferais sans eux »*, reconnaît Marie-Paule Fournier. Chantal Gélinas renchérit : « *Mes résidents sont âgés, 90-95 ans, mais ça fait toujours quelque chose de les voir partir, même si on s'y attend. Il faut essayer de garder une certaine distance, de se protéger, sinon ce serait impossible à vivre. Mais cela n'empêche pas de m'attacher à eux, d'éprouver beaucoup de compassion à leur égard. »*

Pour Claudia Drouin, le départ d'un résident est plus facile à accepter quand, pour une raison ou une autre, il est dirigé vers une autre ressource. Mais elle avoue être très inquiète, quand il s'agit de

« Être ressource, c'est aussi apprendre à gérer, heure après heure, au travers d'un travail des plus exigeants, des plus accaparants, sa vie de couple, sa vie de famille. »

l'installer dans un appartement supervisé. « *Plusieurs appellent, me demandant de les reprendre. Ils ont constamment besoin d'être rassurés, encadrés et ils se retrouvent seuls avec un intervenant qui vient les voir une fois par jour pour s'assurer qu'ils ont bien pris leurs médicaments. Ce n'est pas toujours une réussite. »*

PAS DE REGRETS

Aucune des quatre ressources interrogées ne regrette d'avoir embrassé cette voie. « *M'occuper d'usagers m'a fait grandir, évoluer, je me sens tellement valorisée »*, confie Marie-Paule Fournier. « *On apprend à se concentrer sur l'essentiel, à accorder beaucoup moins d'importance aux détails, à ce qui est accessoire »*, ajoute Chantal Gélinas.

Si toutes croient au travail qu'elles accomplissent, certaines reconnaissent que l'aspect financier peut être une source de profonde inquiétude. « *En termes d'aménagement des résidences, les exigences légales et réglementaires sont exorbitantes. Les frais d'hébergement et de nourriture, qui augmentent sans cesse, pèsent lourd également surtout quand on refuse de couper sur la qualité. C'est extrêmement dur pour les nouvelles ressources, aussi de peur de perdre un usager ou de voir leur résidence fermée, elles se taisent, acceptent tout ce qu'on leur demande, si bien qu'à force de tout avaler, elles se retrouvent à la merci de l'établissement public, qui sélectionne les résidents et les place chez elles»*, constate Patrice Leclerc

Être ressource, c'est aussi apprendre à gérer, heure après heure, au travers d'un travail des plus exigeants, des plus accaparants, sa vie de couple, sa vie de famille. « *On a besoin d'aide à certains moments, il faut aller se chercher des "coachs de vie" pour être capables de passer au travers. Pour les enfants aussi, c'est parfois difficile car souvent ce sont les résidents qui ont priorité sur eux. Mais, c'est une extraordinaire école de vie, ils sont plus matures que les enfants de leur âge, davantage ouverts aux autres, ils comprennent qu'il*

Suite à la page 28

y a des personnes qui ont des besoins beaucoup plus criants que les leurs », souligne Claudia Drouin.

ROMPRE L'ISOLEMENT

Marie-Paule Fournier apprécie faire « *partie d'un groupe, je me sens épaulée, beaucoup moins dépourvue qu'avant, et tout le travail qui est fait pour faire connaître et reconnaître le travail d'une ressource, c'est très important pour moi* ». D'autant plus que, selon Chantal Gélinas, le public n'a souvent aucune idée de ce qu'est une ressource, de ce qu'elle fait et quand il en a une, c'est très loin de refléter la réalité. « *Il faut dire notre réalité, les gens ont encore de la difficulté à s'imaginer que garder des résidants dans notre maison, en prendre soin jour et nuit, leur fournir le soutien et les soins dont ils ont besoin, être présent pour eux, c'est un travail.* »

L'affiliation du RESSAQ à la CSD représente un tournant important pour Claudia Drouin. « *Ça nous a donné la force de nous tenir debout, de revendiquer des droits. On a été seuls si longtemps face aux agences, aux établissements publics, qui n'arrêtent pas de jouer la carte de la compétition, nous opposent sans cesse les unes aux autres, plusieurs d'entre nous vivent des histoires de terreur, sous la menace constante d'être fermé.* »

Patrice Leclerc nourrit beaucoup d'espoirs pour l'avenir, notamment celui de mettre fin à l'injustice, à l'arbitraire dont trop de ressources souffrent encore aujourd'hui et, bien sûr, « *de pouvoir négocier avec Québec d'égal à égal dans le respect, mais aussi dans la reconnaissance de l'importance et de la valeur de notre engagement professionnel* », conclut-il.

LES FAMILLES D'ACCUEIL : L'ABONDANCE DU CŒUR



Mère d'un fils de neuf ans, **Suzanne Peterka** de Montréal a de jeunes enfants en famille d'accueil.

En trois ans, elle en a accueilli 18. « *C'était une idée de mon conjoint, ses grands-parents étaient famille d'accueil.*

La première année, j'ai trouvé cela très difficile. J'aurais voulu avoir plus de soutien, plus d'accompagnement », reconnaît-elle.

Ressource de type familial depuis 21 ans à Montmagny, **Louise Lachance** garde en famille d'accueil des adolescentes. « *Une de mes amies*

était ressource, je trouvais tellement belle la relation qu'elle avait avec les enfants dont elle prenait soin que j'ai décidé d'emprunter la même voie. Comme j'avais deux fils, j'ai choisi de m'occuper de filles. J'ai commencé tout doucement, ça n'a pas été facile au début, mais comme je suis quelqu'un de positif et que j'aime les enfants, j'ai tenu bon, j'ai eu une bonne complicité avec mon conjoint et mes enfants ont, eux aussi, embarqué dans le projet », affirme-t-elle.



Louise Lachance

Éducateur spécialisé dans la région de Chaudière-Appalaches, **André Vachon** agit, quant à lui, depuis 1996 comme ressource intermédiaire auprès de quatre jeunes, aux prises avec des troubles d'attachement, des cas trop lourds pour être placés en famille d'accueil. Il se perçoit comme une ressource de réadaptation en milieu familial. Mais il est également reconnu comme famille d'accueil spécifique, puis-qu'il fait partie de l'entourage naturel et significatif d'une petite fille placée chez lui, en plus d'être le père de quatre enfants. « *J'ai travaillé plusieurs années dans un centre jeunesse, j'avais l'impression de plafonner au point de vue professionnel, je me suis donc donné un autre défi, celui de m'occuper de jeunes en difficulté. Il faut vraiment y croire, le jour où je n'y croirai plus, j'arrêterai.* »

Ressource depuis 35 ans au Saguenay, **Danielle Pouliot** prend encore soin aujourd'hui d'un adolescent d'une quinzaine d'années. Au cours de toutes ces années, elle s'est occupée de plus de 80 enfants. « *C'est une voisine, qui était elle-même famille d'accueil, qui m'en a donné l'idée, j'en ai discuté avec mon conjoint, mes enfants tout jeunes encore à l'époque et je me suis lancée. Comme j'étais sans expérience et que les enfants qui arrivaient chez nous étaient souffrants, passablement perturbés, c'était assez difficile au début, mais au fur et à mesure que je suivais les cours offerts par le centre jeunesse, je prenais de plus en plus d'assurance, de confiance en moi* », explique-t-elle.

TERRIBLEMENT ÉMOTIF

Les cas sont de plus en plus lourds en santé mentale notamment. « *Quand les enfants arrivent, ils sont poqués physiquement, mentalement, ils sont fermés, repliés sur eux-mêmes, ça prend des mois pour les apprivoiser. Il faut s'adapter à chaque cas, essayer des choses. C'est terriblement émotif, les jeunes sont avec nous sept jours par semaine, 24 heures par jour, ce n'est pas comme un travail où les gens rentrent le soir chez eux et se reposent. Avec tout ce que tous ces jeunes ont vécu, on est appelé à gérer toutes sortes de crises* », fait remarquer Louise Lachance.



Suzanne Peterka

« Ma plus grande satisfaction, c'est quand quelques années plus tard, un jeune vient me voir, accompagné de sa conjointe, de ses enfants, qu'il me parle du travail qu'il a et que je sens qu'il s'en est bien sorti... »



André Vachon

La plupart des enfants dont André Vachon a la charge ont été victimes de négligence, d'abus physiques, sexuels, ils accusent un retard académique plus ou moins important, en plus d'avoir beaucoup de difficultés avec l'autorité. « Ils sont tellement blessés, meurtris, on ne peut pas tous les sauver. Ces enfants-là, s'ils n'avaient pas été placés chez moi, ils auraient été en centre de réadaptation. Sans ma formation d'éducateur spécialisé, j'en arracherais, car c'est difficile de se ressourcer. Il faut intervenir à tout moment, être disponible en tout

temps et quand un jeune est en crise, c'est impossible de prendre du recul, il vit chez vous. »

Suzanne Peterka s'occupe de très jeunes enfants, certains viennent « de très loin. Un des premiers enfants que j'ai accueillis avait deux ans, il ne parlait pas, ne marchait pas. » Elle aimerait le garder jusqu'à sa majorité, mais comme elle sait qu'il n'y a jamais rien d'acquis, elle prend une journée à la fois.

« La difficulté avec de très jeunes enfants, enchaîne-t-elle, c'est qu'ils ne savent pas verbaliser, il faut les déchiffrer. J'ai eu un bébé qui pleurait nuit et jour, j'ai tout essayé pour le calmer pour finalement me rendre compte qu'il souffrait d'insécurité, il fallait tout le temps, le tenir dans ses bras, ça a pris huit jours. »

Si elle a vécu des moments désagréables, difficiles, Louise Lachance affirme qu'elle en a connu d'autres vraiment merveilleux. « Bien sûr, on ne réussit pas avec tous les jeunes, et quand ça nous arrive, ça nous

affecte, nous bouleverse, mais il ne faut surtout pas prendre sur nos épaules la responsabilité de l'échec », insiste-t-elle.



Danielle Pouliot

Le départ d'un enfant est très difficile à vivre, particulièrement le premier. « Je n'étais vraiment pas préparée, je l'ai gardé deux ans, j'ai pu par après passer quelques heures en sa compagnie, je lui ai expliqué que je ne l'avais pas abandonné et que je l'aimerais toujours. Mais la plupart du temps, une fois que les enfants partent, on n'a plus de nouvelles d'eux. Petit à petit, je me suis faite à l'idée que ces enfants m'étaient prêtés, j'ai la même attitude vis-à-vis de mon fils. Aussi, pendant qu'ils sont avec moi, je leur donne tout ce que je peux, de l'amour, de l'attention et l'estime de soi. Je les accompagne pour qu'ils éprouvent moins de détresse, moins d'insécurité », explique Suzanne Peterka.

DES LIENS ÉTROITS

Danielle Pouliot se souvient combien au début elle éprouvait beaucoup de difficultés à se détacher émotivement des enfants qui quittaient la famille d'accueil, « mais j'ai fini par me dire que j'avais fait tout ce que je pouvais pour eux et comme je suis croyante, je demandais à Dieu de me remplacer et de les protéger comme je l'avais fait ». Elle est restée en contact étroit avec plusieurs des jeunes qu'elle a accueillis. « Ils viennent me voir, me demandent des conseils. J'ai même assisté aux accouchements d'une fille que j'avais gardé en famille d'accueil, c'est moi qui ai coupé le cordon ombilical », relate-t-elle non sans une certaine fierté.


Louise Lachance garde également des liens très forts avec la majorité des jeunes qu'elle a accueillis. « Ils me téléphonent, on se revoit. Ma réussite, c'est d'avoir changé le cours de leur vie, de les voir heureux, de savoir qu'ils se débrouillent dans la vie, c'est très valorisant », souligne-t-elle.

« Ma plus grande satisfaction, c'est quand quelques années plus tard, un jeune vient me voir, accompagné de sa conjointe, de ses enfants, qu'il me parle du travail qu'il a et que je sens qu'il s'en est bien sorti, qu'il est bien dans sa peau », confie André Vachon.

Être ressource en famille d'accueil est, pour Suzanne Peterka, un enrichissement et un accomplissement. « Je savais que j'avais des aptitudes à m'occuper d'enfants, je les aime, je suis patiente, ouverte à plein de choses, mais maintenant j'ai le sentiment de faire et de réussir quelque chose d'important. »



Suite à la page 30



« Ce n'est pas parce qu'on aime les enfants que ce que nous faisons doit être considéré comme du bénévolat. C'est aberrant, cela n'a aucun bon sens qu'on ne veuille pas reconnaître comme du travail ce que nous faisons auprès des enfants »

Pour Danielle Pouliot, être famille d'accueil, « je ne crains pas de le dire, ça m'a sauvé la vie. J'ai connu des périodes difficiles, mais quand tu gardes des enfants, tu n'as pas le droit de te décourager, de te laisser aller, tu n'as pas le choix, tu dois continuer et foncer. Être famille d'accueil, ça m'a fait faire pas mal de chemin, j'ai pris confiance en moi, j'ai appris à prendre la vie positivement, à me servir de l'humour pour dédramatiser certaines situations ».

BEAUCOUP D'ATTENTES

Le regroupement au sein d'une ADREQ et leur affiliation à la CSD, c'est pour elles la possibilité de travailler enfin en partenariat avec les centres jeunesse. « Parfois, ils regardent les ressources de haut, nous prennent pour acquises, nous ne pouvons plus accepter une telle attitude, nous ne pouvons accepter leurs menaces de fermeture, ni l'isolement dans lequel ils nous laissent », constate Suzanne Peterka.

Même si elle s'estime privilégiée d'entretenir de bons contacts avec l'intervenante du centre jeunesse, Louise Lachance a, elle aussi, de grandes attentes à l'égard de la CSD, en quelques mots : beaucoup d'aide, beaucoup de soutien.

Danielle Pouliot s'est interrogée sur l'affiliation à la CSD, « je me suis demandée dans quoi on s'embarquait, puis j'ai réfléchi et je crois que ça va nous apporter plus de justice, plus d'équité, toutes les ressources vont être sur le même pied d'égalité, il n'y aura plus de passe-droit, ce qui amenait beaucoup de frustration ».

André Vachon aspire, quant à lui, à ce que les ressources puissent bénéficier de conditions normales de travail en plus d'être reconnues pour ce qu'elles font. « Ce n'est pas parce qu'on aime les enfants que ce que nous faisons doit être considéré comme du bénévolat. C'est aberrant, cela n'a aucun bon sens qu'on ne veuille pas reconnaître comme du travail ce que nous faisons auprès des enfants », déplore-t-il tout en condamnant la campagne de peur dont sont victimes certaines ressources parce qu'elles ont choisi de se regrouper et de s'affilier à la CSD.

• • •